
Le siège de Paris en 1870-1871, vu par les allemands

Par Charles Martel

Conférence du 17 février 1971

Avertissement

En complément à la conférence de M. D. Duval¹, donnée en octobre dernier dans le cadre du centenaire de la République, sur le thème de la Guerre de 1870-71 à Chelles, nous présentons quelques notes et documents d'origine allemande sur le siège de Paris tels que ceux-ci l'ont vu et commenté. Il ne faut pas oublier cette origine allemande en lisant certaines appréciations que nous avons traduites aussi fidèlement que possible, mais que nous ne prenons pas à notre compte.

Le conférencier allemand, ancien commandant en retraite, a vraisemblablement vécu le siège de 1871 comme jeune combattant. Il présentait sa conférence vers 1913, donc avant la première guerre mondiale, aux jeunes Allemands, recrues et futures recrues, qui allaient bientôt être engagés dans cette nouvelle guerre franco-allemande, et dont il importait d'échauffer l'enthousiasme combattif. Cette date de 1913 explique aussi que certaines vues sont nettement plus récentes que les événements décrits (La Tour Eiffel, par exemple, n'était pas encore construite).

Pour mieux situer le sujet, il est bon de rappeler qu'à Chelles il n'y avait pas encore de « fort »; celui-ci n'a été construit qu'une dizaine d'années après la guerre de 1870, avec toute la couronne de forts avancés dont il faisait partie, précisément pour éviter le retour d'un pareil siège. Ces forts étaient déjà périmés en 1914, et n'ont jamais servi.

Les Allemands assiégeant Paris étaient installés à Chelles, où les peupliers bordant la route nationale avaient été abattus pour retarder leur avance. Leurs avant-postes étaient à la pointe de Gournay et au Chesnay, et les avant-postes français à Neuilly-sur-Marne. Des combats eurent lieu à Ville-Évrard, où se trouvait déjà un hospice, et dans le parc de Maison Blanche, notamment le 21 décembre, en diversion de la sortie tentée au nord, vers Le Bourget.

¹ Conférence du 9 octobre 1970 (Bulletin S.A.H.C. 1970 p. 9-20)

Nous donnons donc la parole au Commandant allemand :

La plus importante action militaire au cours de la grande guerre a été l'encerclement de la capitale française par nos troupes, afin de contraindre la France abattue à la paix que l'on avait bien espérée, sans réussir à l'obtenir, après la sanglante bataille de Sedan.

Le 16 septembre 1870, les premières troupes allemandes arrivent devant Paris et, dès le 19, réalisent l'encerclement. Ce que personne en France n'avait cru possible s'était produit : Paris était coupé du monde extérieur. Au début, on avait bien espéré, du côté allemand, que la faim obligerait la capitale à se rendre ; mais cet espoir s'était très vite révélé trompeur. Les approvisionnements étaient plus considérables que nous le pensions et, finalement, par orgueil et par fierté, les Parisiens mangèrent des rats et des souris, ne voulant rien savoir d'une capitulation. Le commandement allemand n'eut donc plus d'autre solution que de bombarder la ville. Au début, personne non plus n'avait cru la chose possible : « les canons ne portent pas assez loin », disait-on à Paris. Un travail formidable fut accompli par les troupes allemandes malgré un hiver rigoureux. L'artillerie allemande réussit à détruire les forts et à priver ainsi la ville de sa meilleure protection. Au matin du 27 décembre, un terrible bombardement commença : le 29 janvier, quand les troupes allemandes pénétrèrent dans les forts détruits, la capitale n'était plus en mesure de se défendre. Le siège avait duré 132 jours.

Les troupes allemandes avaient fourni un effort formidable, tenant dans la neige et la glace, refoulant toujours plus, après de sanglants combats, la garnison de Paris et effectuant sans cesse de nouveaux travaux de fortification et d'aménagement de batteries. Ces vues, qui vous donneront une idée du travail de nos troupes, seront un souvenir pour ceux qui ont participé au siège, mais aussi un exemple lumineux pour ceux que le haut commandement appellera un jour sous les drapeaux.

Vue 1

Après la chute de Sedan, l'ordre de marche sur Paris est donné. L'armée de la Meuse devait atteindre Paris par le Nord, la III^e Armée (Bavarois, Prussiens et Wurtembergeois) par le Sud. Les Bavarois arrivent le 16 septembre à Corbeil, passent la Seine par beau temps, au son des musiques militaires, et parviennent à Longjumeau, d'où ils aperçoivent Paris.

Cette carte montre de quelle façon, et en quel ordre, les troupes allemandes entreprirent l'encerclement de la capitale.¹ Rappelons-nous qu'il n'y avait pas encore d'Allemagne, mais que la guerre était menée par la Prusse, qui avait des alliés, Bavière, Saxe, Württemberg, etc. Des étoiles sur la carte, indiquent les forts qui entouraient Paris, mais en étaient beaucoup trop rapprochés. Les principaux étaient, à l'Ouest, le Mont-Valérien, à l'Est le Mont-Avron. La ligne brisée indique les fortifications de la capitale. Ce n'est qu'après la guerre que le gouvernement de la 3^e République entreprit la construction d'une nouvelle ceinture de forts, plus éloignée, pour empêcher le renouvellement d'un tel siège ; parmi ceux-ci figurait le fort de Chelles.

¹ Durant tout cet exposé, je vous ferai grâce de la plupart des abondants détails que donne le conférencier allemand sur les corps de troupes qui participent à telle ou telle action, ce qui devait évidemment rafraîchir bien des souvenirs dans son public d'anciens combattants.

3

Lors de la proclamation de la République à Paris, le 4 Septembre, Gambetta avait également proclamé la défense nationale. En vertu de cet appel au soulèvement de la population, chaque paysan ou bourgeois crut avoir le droit ¹ de harceler nos troupes, les armes à la main. Déjà, lors de leur avance sur Paris, elles avaient eu à souffrir des manœuvres des francs-tireurs. La vue montre comment des cheveu-légers bavares ² se défendent contre des francs-tireurs. Quelques cavaliers poursuivent les paysans en fuite jusque dans leur ferme.

¹ C'est le conférencier allemand qui parle.

² Cheveu-légers est le terme allemand ; je ne l'ai pas traduit.

Après l'encerclement de la capitale par les troupes allemandes, les francs-tireurs essayèrent de créer de l'insécurité sur les arrières, et notamment sur les lignes de liaison avec l'Allemagne. Ils s'efforçaient principalement de surprendre les convois de malades, d'approvisionnement en vivres ou de ravitaillement en munitions, de délivrer les prisonniers, etc. La vue montre comment cette racaille ¹ surprend un convoi de la poste militaire, attaqué dans une embuscade.

¹ Le terme, bien sûr, n'est pas de moi.

L'action des francs-tireurs devint bientôt insupportable et l'on dut prendre les mesures les plus sévères contre ces menées. Dans toute localité où des francs-tireurs étaient découverts, on prit des otages qui durent répondre de leur vie pour toute tentative de trouble. La vue montre comment l'ecclésiastique, et probablement aussi le maire, furent contraints à suivre les troupes, pour garantir la sécurité de nos gens.



Il était vraiment étonnant de voir comment le service de renseignements des francs-tireurs opérait rapidement. Lorsque passait un détachement de réquisition, un transport de prisonniers, un convoi de munitions ou de ravitaillement, on voyait tout le long de la route des femmes et des enfants apparemment inoffensifs, qui regardaient le défilé. Puis l'un des garçons s'éloignait discrètement et allait renseigner les francs-tireurs ou les gardes mobiles. Puis, comme le montre la vue, il servait de guide afin que l'ennemi puisse préparer ses embuscades.



Au Nord des lignes des assiégeants, les mobiles et francs-tireurs étaient si nombreux qu'ils constituèrent un sérieux danger pour nos troupes. Il devint absolument nécessaire de purger la région de cette engeance. La 12^e division de cavalerie fut chargée de cette opération. Les cavaliers parcouraient le pays au trot et allaient chercher les francs-tireurs dans leurs repaires. La vue montre un groupe de cavaliers pénétrant dans un village dont l'entrée était gardée par des mobiles, et dispersant cette lâche racaille. Ces gens acceptaient rarement le combat et préféraient tirer de leurs embuscades.

Voici encore un petit groupe de hardis cavaliers saxons aux prises avec des francs-tireurs qui lèvent la crosse en l'air, pour se rendre. S'il était le plus souvent assez facile, comme ici, de neutraliser de telles bandes, il fallait cependant y employer des troupes. Celles-ci devaient être prélevées sur l'armée assiégeante, où elles auraient pu être mieux employées. En outre, les manœuvres des francs-tireurs n'étaient pas du tout sans danger, et plus d'un de nos braves soldats, qui avait échappé aux balles ennemies dans les combats, fut victime de cette tourbe perfide.

Venons-en maintenant à la situation militaire autour de Paris, des deux côtés.

Dès que, le 19 septembre, l'encerclement fut accompli, les troupes allemandes commencèrent des travaux de fortification, pour avoir des points d'appui solides, en prévision des sorties à attendre. On créa des batteries, des redoutes, des abattis d'arbres. La vue montre la batterie bavaroise de Meudon, établie dans une situation dominante, très importante, sur un plateau. Cette vue donne une bonne idée de l'utilisation d'une telle batterie ; on voit, à droite notamment, des fascines remplies de terre. Les sacs de sable, au premier plan, derrière les canons, doivent servir à réparer rapidement les brèches.



Sur cette vue d'une batterie près de Châtillon, on voit nettement les profondes tranchées qui servaient pour les communications entre les pièces et les abris de la garnison. Aux endroits dangereux comme celui-ci, on dut creuser de plus en plus profondément, ce qui n'alla pas sans difficultés, car l'hiver était rigoureux.

Ici, nous sommes derrière une batterie, près de Breteuil. Sa position dominante permet une très bonne vue sur les faubourgs de Paris, visibles de l'autre côté de la Seine.



Voici la même batterie, mais plus de côté. Le bâtiment à gauche la protège, tout en permettant de tirer par-dessus. Il cache aux Français la position de cette batterie avancée, qui était d'une grande importance. Elle fut très fortement bombardée, notamment depuis le Mont Valérien.

En raison de l'intense bombardement de la batterie, les travaux de terrassement durent être très importants. À l'arrière-plan, on voit un abri boisé comme une galerie de mine ; il s'agit d'une casemate à munitions. Elle est reliée à la batterie par des tranchées. Ces travaux furent poursuivis et accrus durant tout le siège, le plus souvent sous le feu de l'ennemi.

Aux endroits particulièrement dangereux, comme sur le plateau de Châtillon, de gros abris furent créés pour l'infanterie. Ailleurs, en général, les troupes étaient cantonnées dans des villages un peu en arrière. Lorsque ce n'était pas possible, on construisait des abris, afin de ne laisser aucune faille dans l'encercllement.

Voici, en première ligne, un abri d'observation très avancé. Il devait observer constamment le terrain, pour pouvoir signaler immédiatement toute concentration de troupes. Les occupants ne devaient pas tirer, pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi.

Voici une batterie prussienne, sur le plateau de Clamart, non loin de Meudon et de Châtillon. Les hauteurs de ce côté étaient très importantes, car elles commandaient les avancées de Paris. Les Français y avaient déjà établi des redoutes, que la II^e Armée dut conquérir après de violents combats. Cette vue montre bien l'important travail de terrassement nécessaire pour la protection d'une batterie. Au milieu de la vue, les restes d'un moulin à vent, après un bombardement.

Tandis qu'au début de l'encerclement nous n'avions que des canons de campagne, il fallut dès novembre installer des batteries lourdes. Voici l'une d'elles au fort de Rosny, localité située non loin du Mont Avron et tenue par les Saxons. Lorsque le bombardement de la capitale fut décidé, c'est d'ici qu'il commença, le 27 décembre à 8 heures, par une claire journée d'hiver, avec 7° au-dessus de zéro. Nos troupes sentirent alors que les choses allaient prendre une autre tournure. Les Parisiens ne purent résister que quatre semaines à ce furieux bombardement. Le 28 janvier, la ville capitula.

Les Français, de leur côté, avaient travaillé en grande hâte pour mettre la ville en état de résister. Au début de la guerre, ils croyaient être à Berlin en 4 semaines et ne pensaient pas voir l'ennemi à leurs portes. Aussi l'état de leurs défenses laissait-il fort à désirer. Tout d'abord, ils avaient fait sauter les ponts que nous aurions pu utiliser, tel celui-ci, à Saint-Cloud.

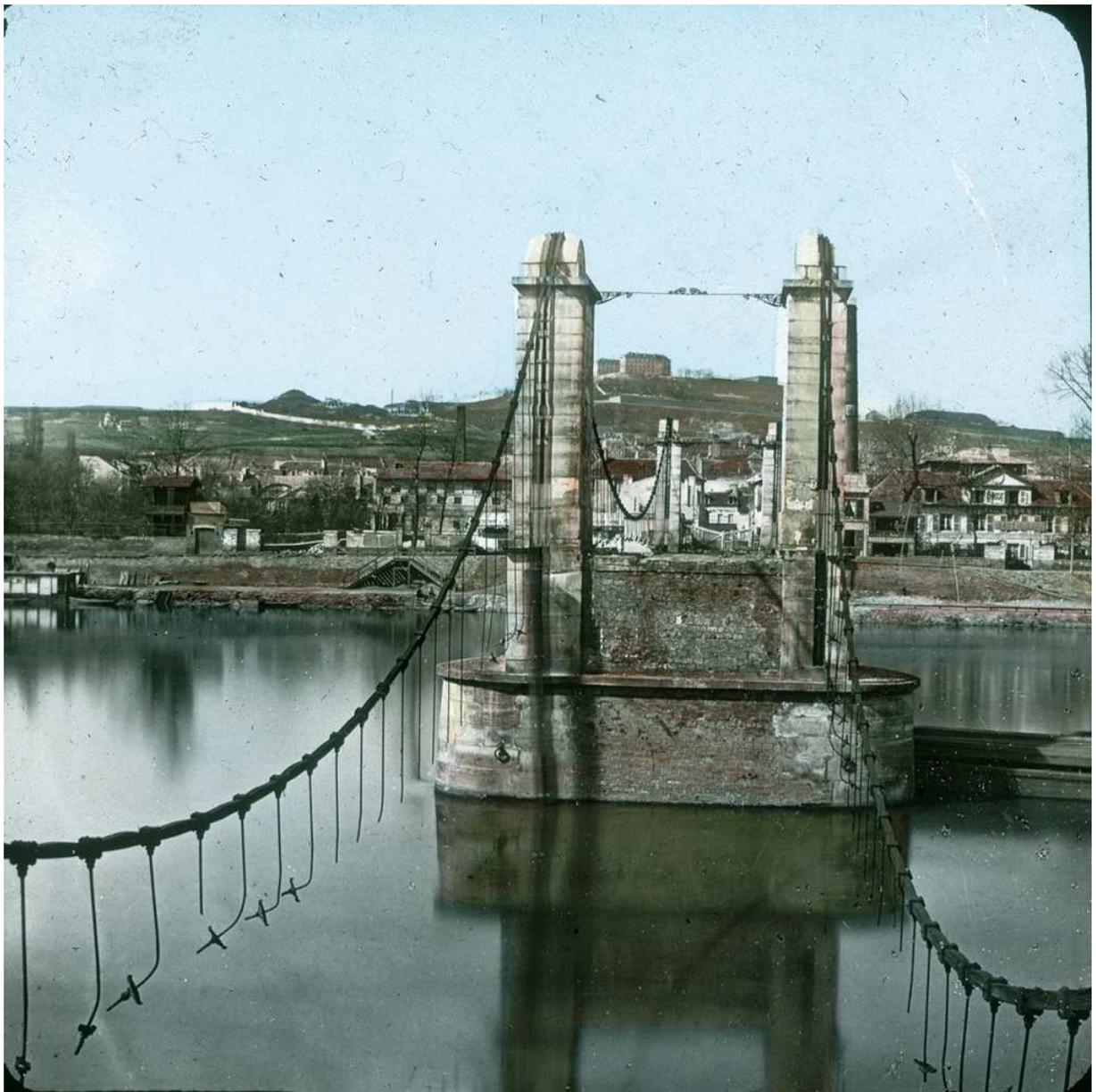


De même, ici, le beau pont du chemin de fer sur la Seine, à Argenteuil.

Voici le Pont de Sèvres, qui se trouvait sur une voie très importante, de Versailles à Paris. À côté, on voit le pont de bateaux que le génie allemand construisit lorsque l'encerclement de Paris se fut resserré.



Du côté ennemi ¹ la force principale résidait dans la ceinture de forts, qui utilisait bien le terrain. Leurs défenses avancées obligeaient les troupes allemandes à faire un grand cercle autour de Paris et d'en rester tellement éloignées que nos canons ne pouvaient atteindre la ville qu'en quelques points du front Sud. Voici, vu à travers un pont suspendu que les Français avaient détruit, le Mont Valérien, qui était le plus important et dont les gros canons nous ont fait le plus de mal. Le fort se trouve sur une hauteur. Les murailles ne sont pas visibles, car le fort est enterré, mais on voit à l'intérieur deux hautes casernes qui, en raison même de leur hauteur, sont fort mal installées et qui ont offert une bonne cible à nos canons.



¹ C'est-à-dire du côté des Français.

Le fort de Vanves se trouvait au Sud-ouest de la ville, en face du plateau de Meudon. Il était assez proche de la ville, que l'on voit à l'arrière-plan. Comme partout ailleurs, les défenses ont été complétées à la dernière minute par des terrassements, comme le montrent les fascines et les sacs de sable.



Cette photographie du fort d'Issy a été prise après l'entrée d'une compagnie d'infanterie allemande. Il était voisin de Vanves et avait été armé avec de grosses pièces de marine. Derrière les troupes, on voit les casemates qui, malgré leur couverture de terre, ont été fortement endommagées par les canons allemands.



Voici l'intérieur du même fort. La vue a également été prise après l'occupation, c'est-à-dire après le 29 janvier. Elle est intéressante parce qu'elle donne une bonne idée de l'importance des forts, qui étaient pour la plupart très vastes, comme le Mont Valérien qui ressemblait à une petite forteresse. À nouveau des casernes élevées, très peu pratiques, et qui ont également beaucoup souffert des obus allemands.

Le fort de la Double Couronne faisait partie des fortifications de Saint-Denis, au Nord de Paris. Il était ouvert du côté de Saint-Denis et était donc plutôt une grosse redoute qu'un vrai fort. Il appuya très efficacement les sorties contre Le Bourget et rendit le combat très dangereux pour nos troupes.

Outre les forts, Paris était défendu par une ligne de fortifications devant laquelle on avait encore et édifié en toute hâte des ouvrages en terre, dont cette vue donne un exemple. On voit à l'arrière-plan la mer de maisons de la ville. Au premier plan un mortier détruit, avec son affût.

Voici le bastion 68, l'un de ceux construits avant le début du siège pour renforcer les fortifications, et qui a été très endommagé. Devant les fascines un canon détruit. Il s'agit d'un très vieux modèle, se chargeant par la bouche, comme on en a trouvé de grandes quantités dans les fortifications, tandis que les ouvrages extérieurs étaient armés de pièces récentes. À l'arrière-plan, on voit les fortifications proprement dites, avec leur fossé. Ces fortifications avaient été construites en 1840, à la manière de Vauban, tout comme les fortifications de Sedan, et n'avaient plus guère de valeur militaire.

Voici un tableau représentant un épisode qui se serait passé au fort d'Avron : à son retour, une patrouille française trouve son abri détruit par un obus, et tous les occupants tués.



Pour rompre l'encerclement et réaliser une jonction avec les armées en formation en province, les Parisiens tentèrent plusieurs sorties, d'autant plus que le siège avait provoqué la famine. Ces sorties furent la plupart menées avec une grande vigueur et toujours appuyées par les canons des forts. Elles furent pour la plupart dirigées par le Général Ducrot. C'était un outrancier, sans énergie durable. Il avait commandé devant Sedan, puis avait été fait prisonnier et libéré sur parole. Il ne respecta pas sa parole et s'enfuit de Pont-à-Mousson à Paris.



Voici un épisode au cours d'une sortie sur Bagneux, au sud de la ville, le 13 octobre. Les Français attaquèrent avec une telle vigueur que les Bavarois ne purent tenir le village. Ils ne conservaient plus qu'une barricade lorsque les renforts arrivèrent.



La sortie du 13 octobre visait aussi Châtillon, à environ 2 km de Bagneux et à la même hauteur. Là aussi, une seule barricade subsista jusqu'à l'arrivée des renforts.

La plus grande sortie du siège, et qui dura plusieurs jours, eut lieu le 30 novembre, vers l'Est, contre les troupes wurtembergeoises et saxonnes. Elle avait pour objectifs Champigny, Villiers et Bry. Nous voyons à l'arrière-plan le parc du château de Villiers, occupé par l'ennemi et attaqué par les Saxons.



À l'arrière-plan de cette vue, on voit les hauteurs de Bry. D'abord tenues par les Saxons, ceux-ci durent les abandonner aux Français, mais le feu bien dirigé d'un régiment d'infanterie les cloua devant Villiers.



Le 2 décembre, au bout de trois jours, les Français abandonnèrent le combat et les troupes allemandes firent alors une grande quantité de prisonniers, principalement turcos et mobiles, qui défilèrent devant le général commandant les troupes allemandes.



Au début de la sortie, un hôpital de campagne avait été établi à Champs, où nous voyons l'arrivée de blessés. Outre les ambulances allemandes, on voit une carriole française réquisitionnée, car l'afflux de blessés était tel que les ambulances ne suffisaient plus.



La sortie la plus sanglante eut lieu le 30 novembre, en direction de Champigny, au Sud de la position de Villiers-Bry tenue par les Saxons. Champigny fut tout d'abord enlevé aux Wurtembergeois. Cette vue est la reproduction d'un tableau de Neuville.

Cet autre tableau, de Detaille, montre un épisode de la bataille de Champigny. Lors de cette grande sortie, l'avance des Français fut soutenue par presque tous les forts et par de l'artillerie lourde et de campagne. C'était un combat désespéré pour rompre l'encerclement, car au même moment l'armée de la Loire avançait sur Orléans et les Parisiens espéraient qu'elle viendrait opérer sa liaison avec eux. Après avoir enlevé Champigny, les Français cherchèrent à s'y fortifier. Nous les voyons ouvrant des meurtrières dans le mur d'un parc et amenant toutes sortes d'objets. Toutes les maisons avaient été mises en état de défense, de sorte qu'au matin du 1^{er} décembre les Wurtembergeois eurent une tâche très difficile.



Sur le front du Nord, le village du Bourget était l'un des points les plus importants de notre ligne. La localité fut d'abord perdue, puis reconquise avec de grandes pertes. Sur la vue, un général allemand vient de ramasser un drapeau dont le porte-drapeau a été tué, et il entraîne ses hommes à l'assaut.



Voici Paris et son imposante mer de maisons. En novembre, l'ensemble des troupes allemandes représentait environ 235 000 hommes, avec environ 900 canons. En face était amassée dans Paris une armée d'environ 400 000 hommes.

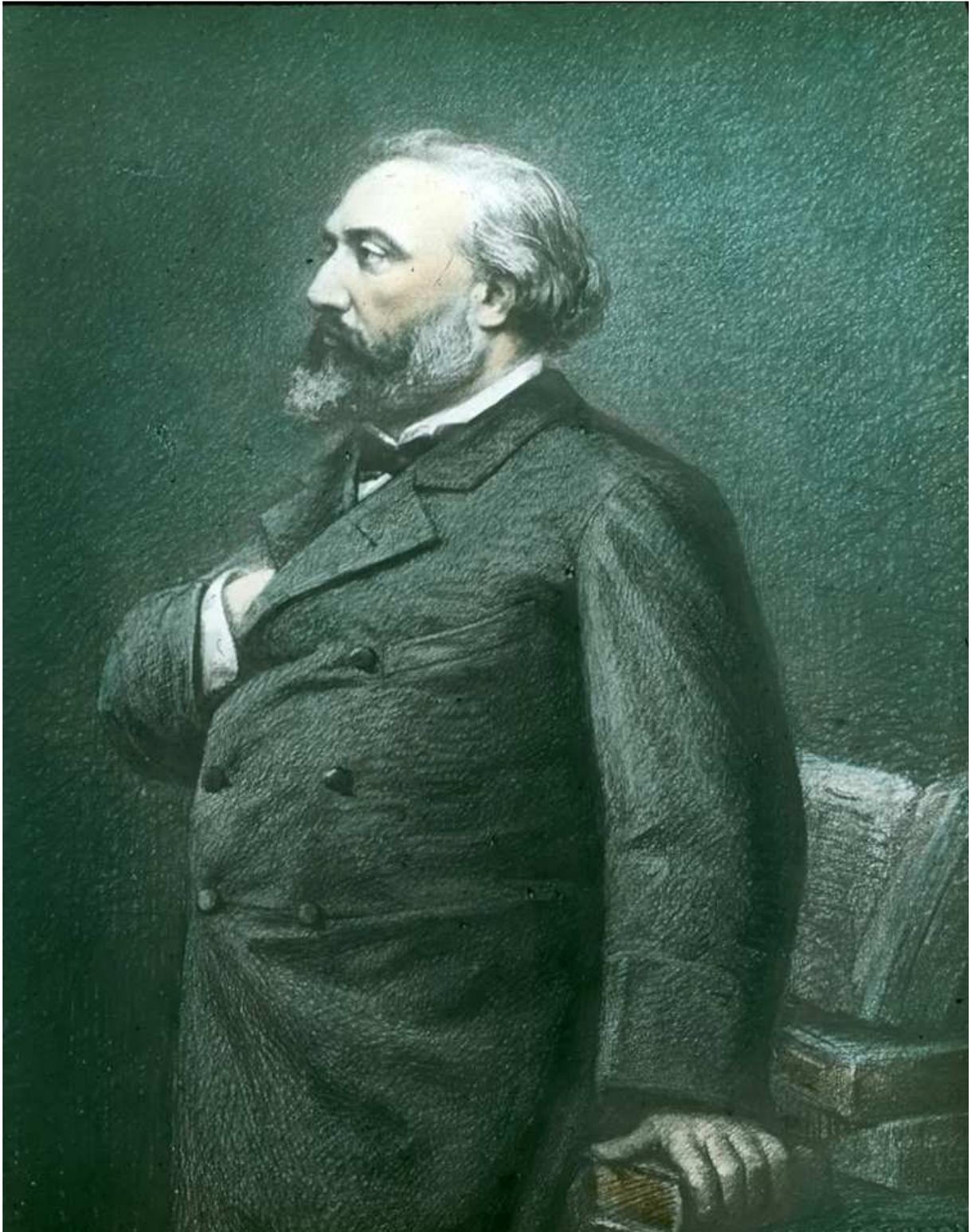


Voici l'Arc de Triomphe que Napoléon avait fait ériger en mémoire de ses victoires. Les troupes allemandes y sont déjà passées trois fois : 1814, 1815, 1871¹. Pendant le bombardement, on avait enlevé le char triomphal du sommet, et protégé les bas-reliefs. Lorsque les troupes allemandes firent leur entrée le 1^{er} mars, elles ne passèrent pas directement sous l'arc mais le contournèrent, pour des raisons de commodité.



¹ Il faut ajouter 1940.

Lorsqu'on parle du siège de Paris, on ne peut pas oublier l'homme qui fut l'âme de la longue résistance : Gambetta. Ardent patriote et doué d'une grande volonté, il avait su jouer un rôle dominant dans la capitale. C'est surtout à son action sans scrupules au Corps Législatif qu'est due la rapide proclamation de la République après la capitulation de Sedan. Il était membre du Gouvernement provisoire et organisa avec beaucoup d'habileté le soulèvement armé du peuple.

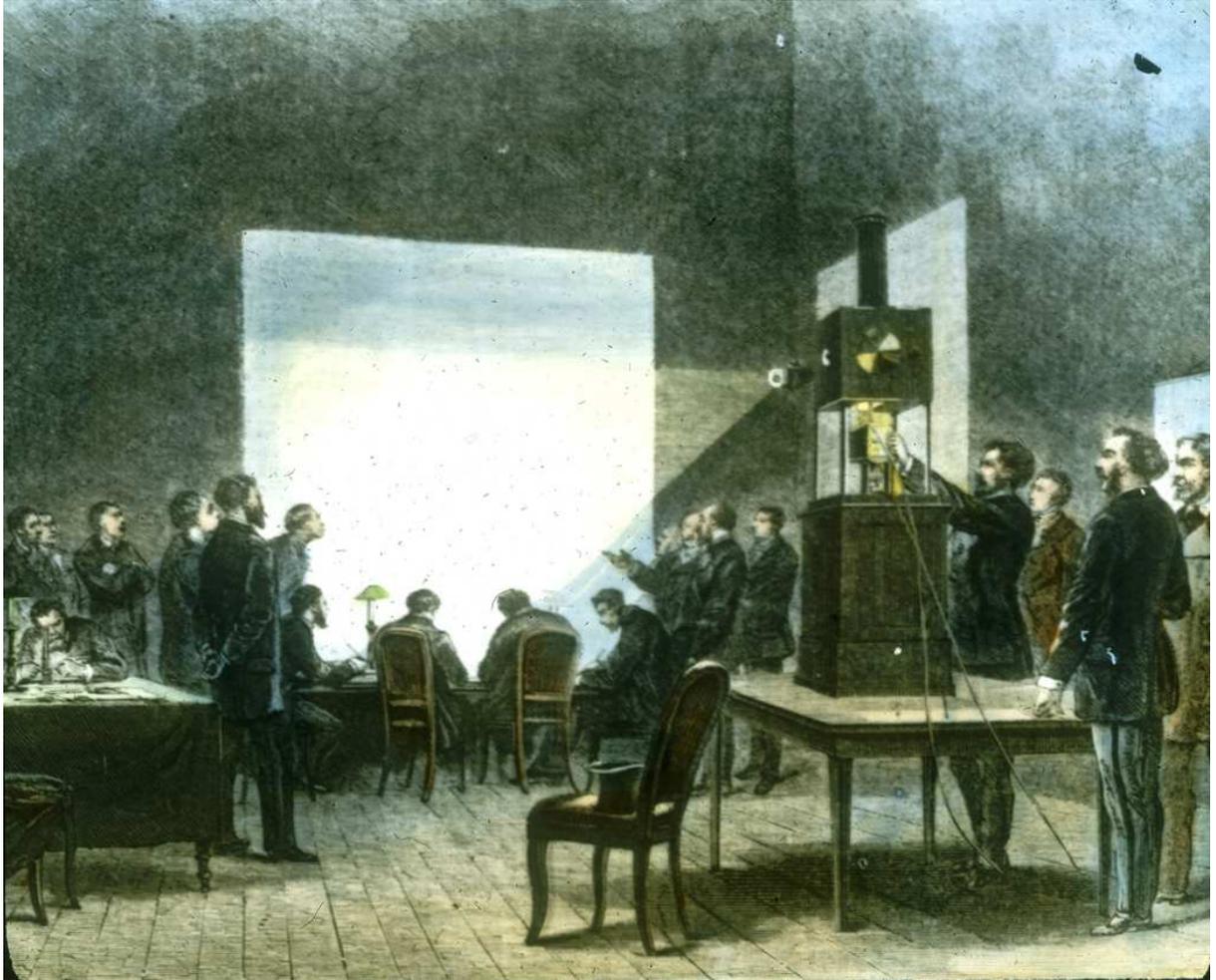


Après l'encerclement de la capitale, il fallait ranimer l'ardeur de la province pour l'amener à prendre part aux combats. Gambetta quitta donc la ville le 6 octobre, avec son secrétaire, par le ballon « Armand Barbès »¹. Il partit de la place Saint-Pierre de Montmartre, fut observé par les troupes assiégeantes, et atterrit aux environs de Rouen.



¹ Tableau de G. Maigret.

Après un large usage de ballons pour la liaison avec la province, on eut également recours avec succès aux pigeons, que l'on chargeait d'un petit rouleau de pellicule photographique dans une plume de la queue. L'écriture extrêmement fine était agrandie par projection.



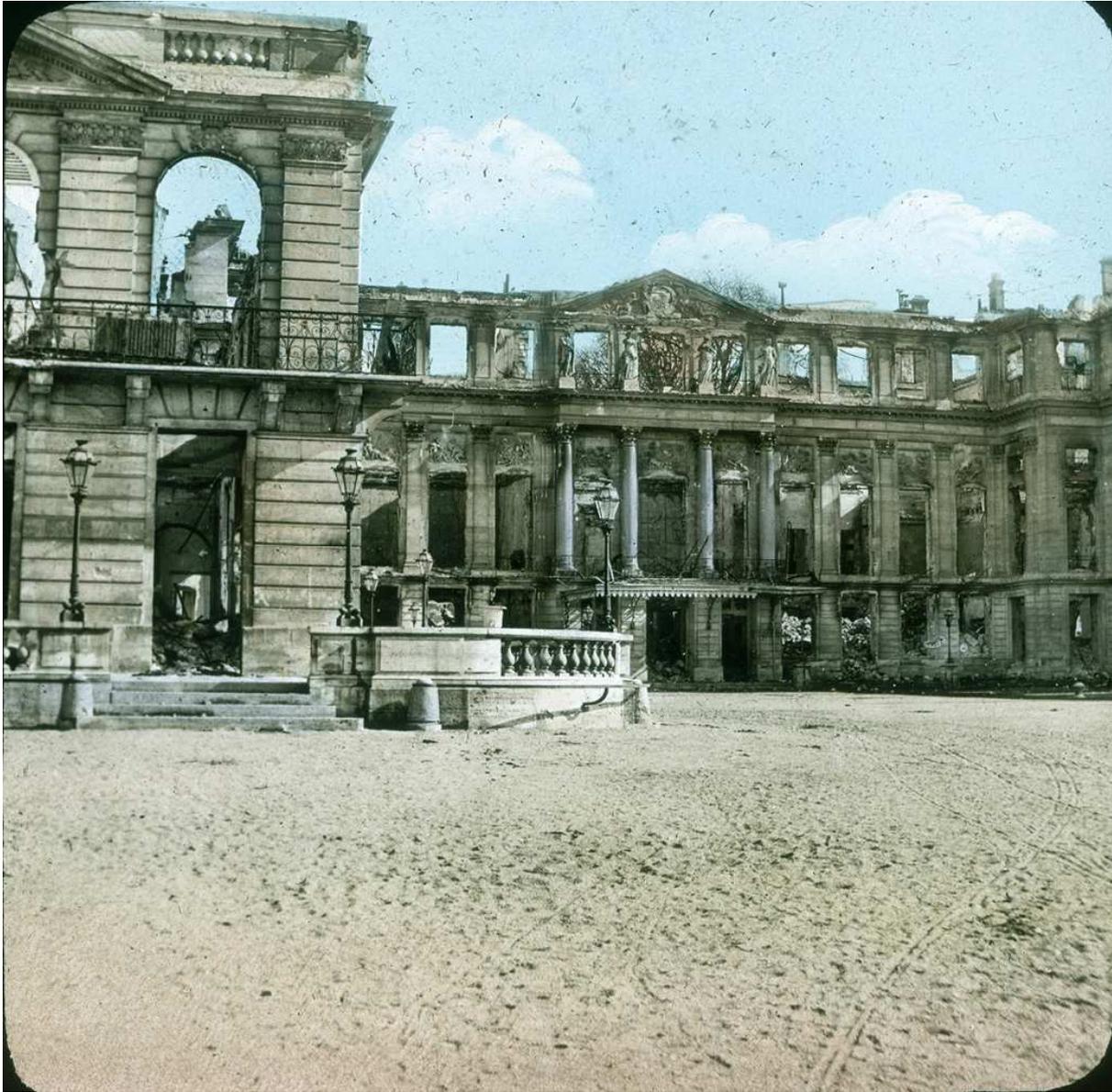
Après les sorties si malheureuses de la garnison, le moral baissa : la famine et le bombardement firent désirer à beaucoup la fin du siège qui était devenu inutile depuis la chute de Metz, puisque la France n'avait plus d'armée en état de combattre. La discipline de l'armée se relâchait, la garde nationale n'était plus sûre et le spectre de la Commune menaçait.



L'avenue des Champs Élysées, qui commence à l'Arc de Triomphe, est la plus belle de Paris. Nos troupes y défilèrent, formèrent les faisceaux et bivouaquèrent pendant l'occupation, du 1^{er} au 3 mars. Tout d'abord, la population se tint sur la réserve, puis la curiosité prit le dessus.



Le château impérial des Tuileries, que nos canons avaient autant que possible évité, fut, après le départ de nos troupes, incendié lors du soulèvement de la Commune. En 1883, il fut entièrement rasé.



Les Parisiens n'avaient jamais cru que les Allemands oseraient bombarder Paris, le haut lieu de la civilisation. Aussi furent-ils pris de terreur lorsque, au matin du 27 décembre, les canons du Mont Avron commencèrent à tonner, bientôt suivis des autres batteries. Les Parisiens se réfugièrent dans les caves, mais ces abris n'étaient que précaires.



Nos pièces de siège avaient causé des destructions considérables aux forts, aux fortifications et à la ville elle-même. Les vues suivantes en montrent quelques aspects, et montrent en même temps avec quelle sûreté nos canonnières atteignaient leur but. Voici l'une des nombreuses fortifications en terre, édifiées à la hâte autour de la ville. On voit nettement les destructions.

Voici une partie des fortifications, du côté de Meudon ¹.



¹ Comme disent les Allemands, mais vers le viaduc d'Auteuil, dirions-nous.

Naturellement, c'étaient les forts qui avaient le plus souffert. Il fallait les neutraliser pour pouvoir se rapprocher suffisamment de Paris afin de bombarder la ville. Ici, c'est l'intérieur du fort de Montrouge.

Voici une caserne à l'intérieur du fort de Vanves. De nombreux forts comptaient des casernes élevées, qui ont beaucoup souffert.

Voici des destructions dans une rue d'Auteuil.

Le château de Saint-Cloud était l'un des plus beaux. Occupé par une compagnie allemande, il fut fortement bombardé par les Français, notamment depuis le Mont-Valérien. Pas plus que les Tuileries, il n'a été reconstruit.

Comme le château, la ville de Saint-Cloud eut à souffrir de la canonnade des Français, qui tiraient sur toute localité occupée par les Allemands.

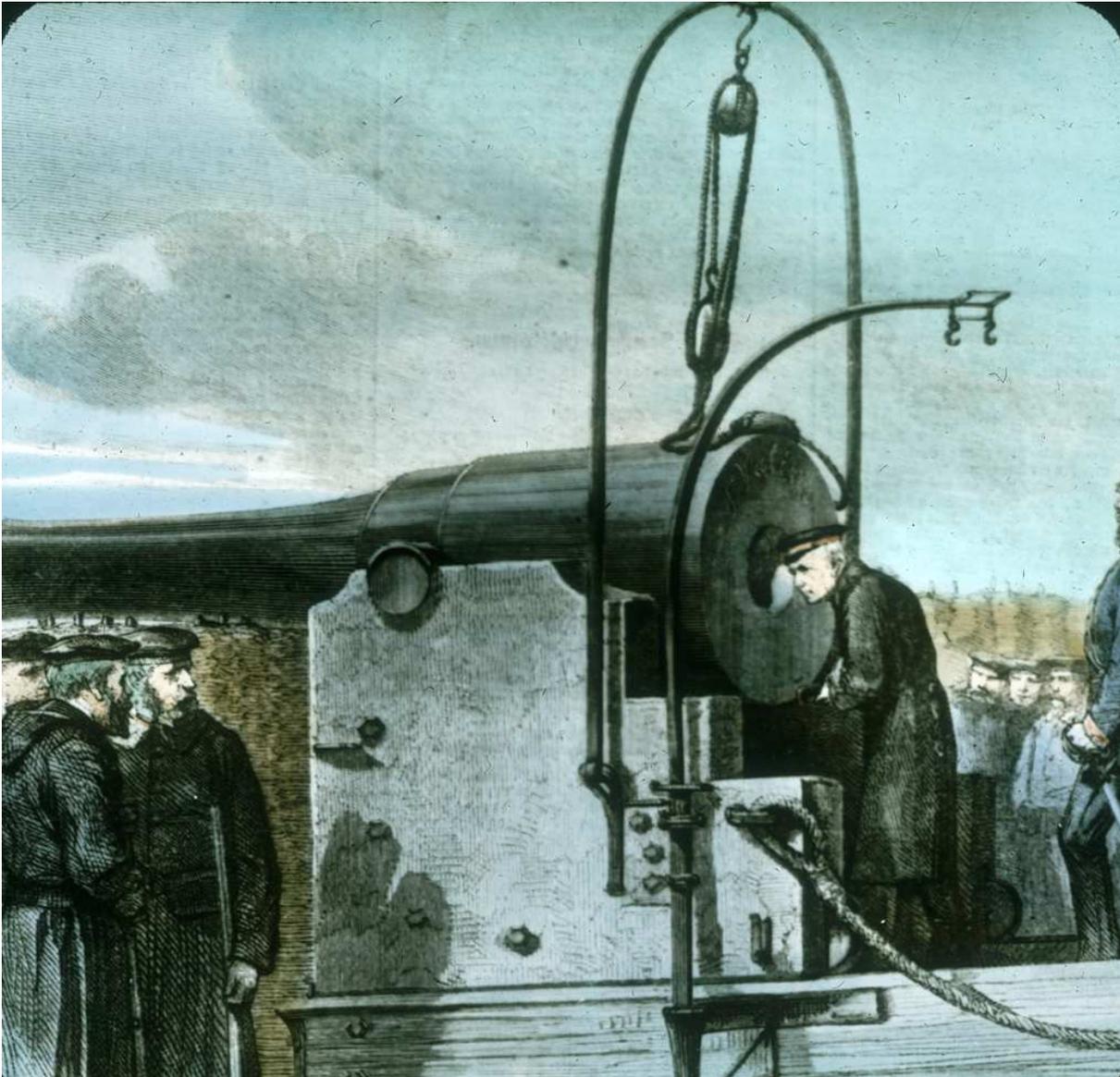


Au Nord de Paris, c'était presque pire. La ville du Bourget fut le théâtre de plusieurs combats sanglants. Les troupes d'occupation devaient la garder coûte que coûte car, aux mains de l'ennemi, nos lignes avancées étaient fortement menacées. Le Bourget fut plusieurs fois pris et repris ; les combats furent surtout acharnés autour de l'église et dans le cimetière.

Voici encore une barricade inachevée dans une rue du Bourget ; vraisemblablement, elle devait encore être recouverte de sacs de terre.

Voici la redoute de Montretout, au pied du Mont Valérien. C'était un petit ouvrage avancé, mais qui aurait pu devenir très dangereux pour les troupes allemandes. Il fallait à tout prix éviter qu'elle ne puisse servir à fixer les troupes allemandes, ce qui amena à la réduire à un tas de ruines. Elle fut prise par les Français lors de la grande sortie du 1^{er} janvier, puis reprise avec beaucoup de pertes.

Le plus gros canon du Mont Valérien, un canon de marine nommé La Valérie, fut l'objet d'une vive curiosité de la part des troupes allemandes. Même le commandant en chef allemand, Moltke, vint de Versailles pour le voir et le fit emmener à Berlin comme trophée de guerre.



Cette vue donne une idée de l'aspect des batteries et redoutes ennemies, après le bombardement. Comme le disent les témoins oculaires, c'était, à l'intérieur des ouvrages, une effroyable dévastation. Ceci est un exemple du spectacle qui s'offrit à nos troupes lorsque, le 29 janvier, conformément aux dispositions de l'armistice, elles occupèrent les forts démantelés.

La place la plus importante, non seulement pour le siège, mais pour toute la conduite de la guerre, était Versailles. Ici se trouvaient le commandement en chef et le quartier général. Le roi de Prusse demeurait à la Préfecture, et le beau château avait été transformé en hôpital.

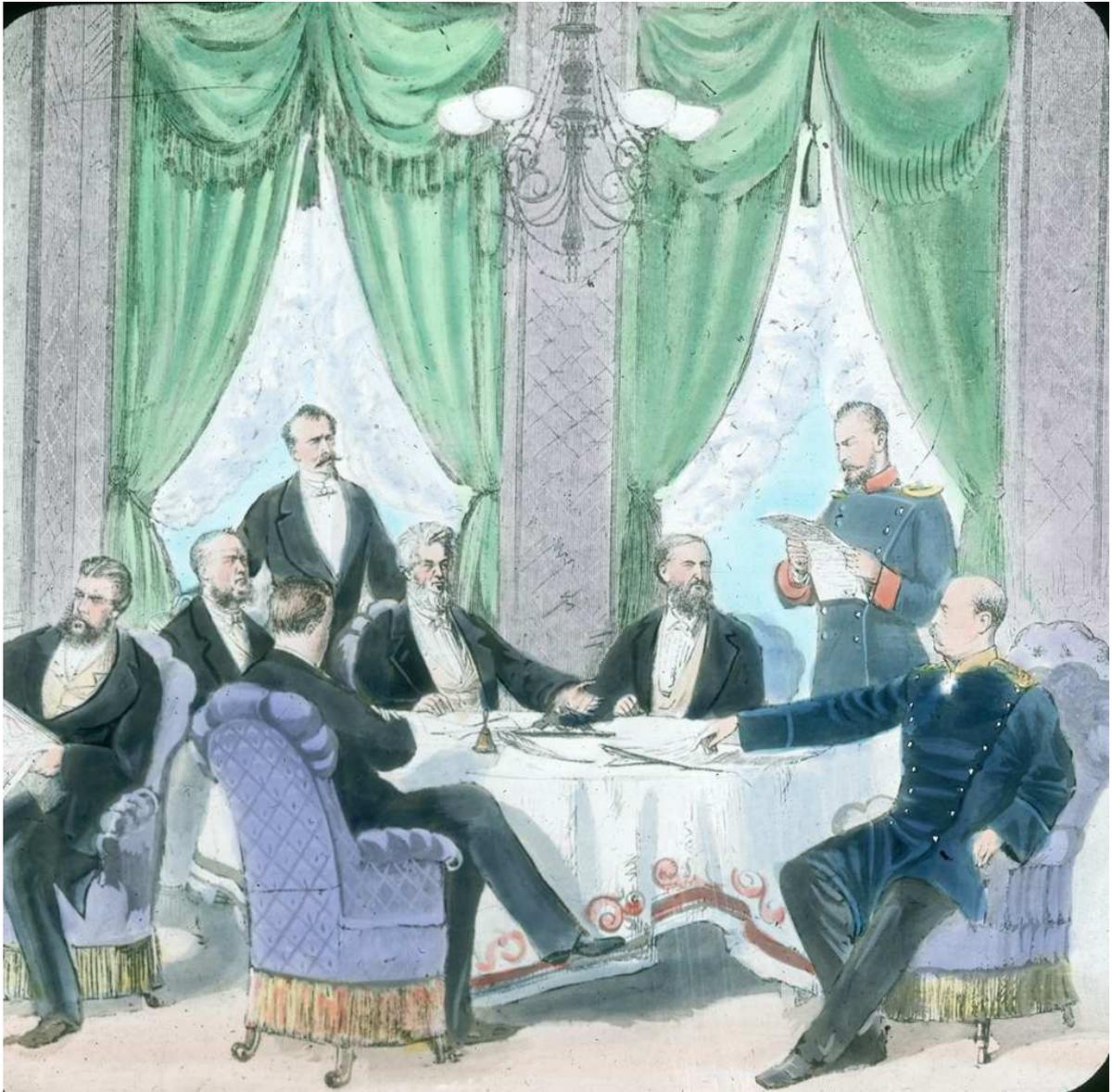
Les salles grandes et bien aérées étaient de merveilleuses salles d'hôpital, et le parc se prêtait particulièrement bien pour le séjour des blessés légers.



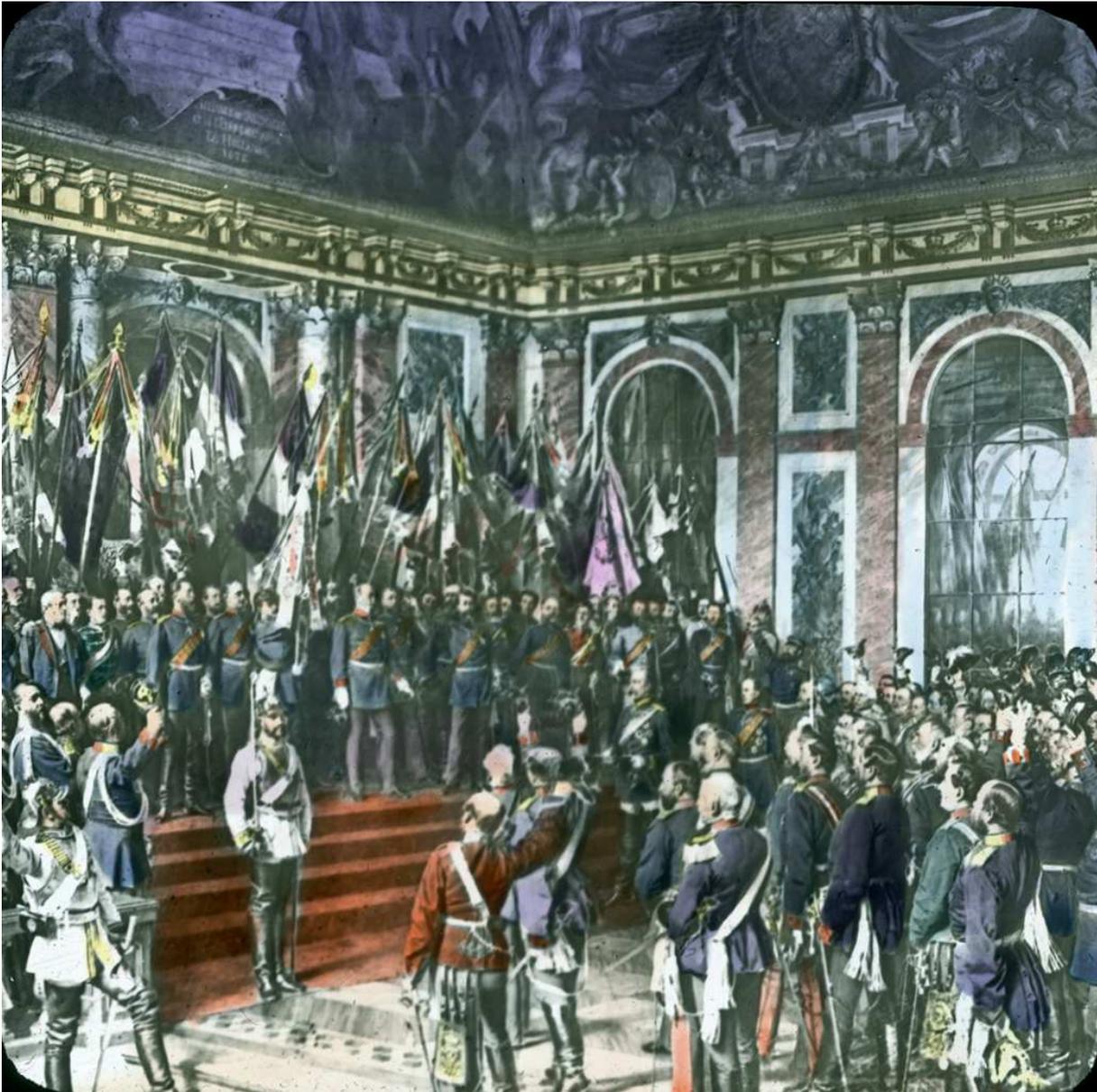
Dans le même hôpital, voici un prince bavarois venant visiter des blessés de son pays. Il s'agit ici d'un tableau d'un peintre militaire allemand.



Voici un autre tableau représentant un conseil de guerre à Versailles. À gauche, debout, le ministre de la guerre, Von Roon ; devant lui, semblant indifférent, le chancelier Bismarck.



Dès la mi-janvier, le commandement allemand se rendait compte que la résistance de Paris, maintenant bien inutile puisque toutes les armées de province étaient battues, n'était plus qu'une question de jours. La chute de Paris devait signifier la paix, et son premier résultat devait être l'union de tous les pays allemands en un seul empire. C'est pourquoi, le 18 janvier, dans la galerie des glaces du château de Versailles, l'Empire allemand fut proclamé, avec à sa tête le roi de Prusse victorieux.



Dix jours plus tard, en effet, Paris capitulait.

Voici la villa Jessy, à Versailles, où s'était installé le chancelier Bismarck.



Voici l'une des séances des négociations de paix, avec, du côté français, Thiers et Jules Favre, dont toute la diplomatie échoua devant la volonté de fer du chancelier Bismarck, qui ne céda que sur des points de détail.

Après une parade devant l'empereur, à Longchamp, 30 000 hommes entrèrent dans Paris, passant l'Arc de Triomphe dont les bas-reliefs étaient encore masqués par des planches et des sacs de sable. C'était la fin du siège : 132 jours dans la plus mauvaise saison, et la fin de la guerre.



Charles Martel